Gorki-Tchekhov
1900

Création Théâtre

Festival d'Avignon 2024

Théâtre Le Petit Louvre

à 15h35

Du 29 juin au 21 juillet

Contact presse
CÉCILE À SON BUREAU
Cécile Morel +33(0)6 82 31 70 90 / cecileasonbureau@orange.fr

Théâtre Le Petit Louvre

Chapelle des templiers

Du 29 juin au 21 juillet - à 15h35

Relâche les Lundis 1er, 8 et 15 Juillet

Gorki-Tchekhov 1900

Adaptation **Evelyne Loew** d'après la correspondance traduite par **Jean Pérus**
Mise en scène **Alfredo Cañavate**
Interprétation **Jean-Pierre Baudson** (Anton Tchekhov) & **Patrick Donnay** (Maxime Gorki)
Avec la voix de **Nathalie Cornet**
Scénographie **Anne Guilleray** Décor sonore **Willy Pâques** Création lumières **Jody Deneef**
Maquillage **Valérie Locatelli** Régie **Christian-Marc Chandelle**
Décor et costumes **Ateliers du Théâtre National**
Une production de DPPART en coproduction avec le Théâtre National Wallonie-Bruxelles.
Avec le soutien du Centre Culturel de Bertrix, de Wolubilis et du Royal Festival de Spa.

Durée **: 1h20**

En 1900 le téléphone existe mais ne relie pas encore Nijni-Novgorod et Yalta. C'est par lettres que deux auteurs majeurs du théâtre russe, Maxime Gorki et Anton Tchekhov, entrent en relation. A travers chaque missive, l'homme est au centre de leurs préoccupations et leur amour de la vie reste intact. C'est cela qui rend cette correspondance unique et bouleversante. Les trois comédiens permanents du Théâtre National de Bruxelles pendant 30 ans présentent pour la première fois en France cette création qui a remporté un vif succès en Belgique.

Spectacle tout public
Réservations : **petitlouvrebilletterie@gmail.com**
04 32 76 02 79

Réservations pro : marie-gaelle@mtpmemap.be
+32 (0) 497 57 97 90 / +33 (0) 7 86 15 54 17.

Tarifs : 23€ / 16€ / 12€
Théâtre Petit Louvre
23 rue Saint-Agricol 84000 Avignon

Le spectacle

« En 1900, le téléphone existe mais ne relie pas encore Nijni-Novgorod et Yalta. Quelle chance pour nous ! Car c'est par lettres que deux auteurs majeurs du théâtre russe, Maxime Gorki et Anton Tchekhov, entrent en relation » écrit Evelyne Loew dans sa présentation de la correspondance entre les deux auteurs qu'elle a adaptée pour la scène en 1995.

Quand Gorki, débutant en littérature, apprend que Tchekhov, écrivain célèbre à qui il voue une admiration sans borne, a dit du bien de l'une de ses nouvelles, il lui écrit une lettre de reconnaissance enflammée. C'est ainsi que débute leur correspondance. Très vite, cet échange épistolaire entre deux écrivains devient dialogue entre deux « grands » êtres humains, abordant fraternellement de multiples sujets : la littérature bien sûr, son milieu, son métier, le Théâtre d'Art de Stanislavski et sa troupe novatrice pour laquelle tous deux écriront des chefs-d'œuvre, mais aussi le monde troublé dans lequel ils vivent, à la veille de la révolution russe de 1905. Ils évoquent aussi leurs problèmes d'argent, leur santé, leurs amours… A travers chaque missive, l'homme est au centre de leurs préoccupations et leur amour de la vie reste intact. C'est cela qui rend cette correspondance – interrompue par la mort de Tchekhov en 1904 – unique et bouleversante.

Evelyne Loew en a tiré un texte pour la scène, où le dialogue écrit prend corps et voix, où la distance épistolaire s'annule dans la proximité des acteurs répondant l'un à l'autre dans l'espace inventé du théâtre – lieu de tous les possibles… A mille lieues d'un hommage élitiste, cette entreprise entend au contraire de déboulonner quelques mythes littéraires. Rien de plus chaleureux et proche de nous que la relation différée d'Anton et Maxime !

Autant de raisons pour lesquelles Alfredo Cañavate, Jean-Pierre Baudson et Patrick Donnay, tous trois acteurs permanents du Théâtre National de Bruxelles depuis 1990 ont décidé de reprendre ce spectacle aujourd'hui. Leur pari est à la mesure du désir que ces complices de longue date souhaitaient réaliser : reprendre une création qui avait récolté un immense succès à l'époque, en trio, à partir d'un texte original, qui dit l'amour du théâtre, l'ouverture sur le monde et le souci de l'autre.

Jean-Pierre, Patrick et Alfredo une complicité de théâtre.

Patrick et Jean-Pierre se sont rencontrés aux études de théâtre à l'IAD (Institut des Arts de Diffusion) à Louvain La Neuve en 1975.

Ils suivent l'enseignement d'Antoine Vitez, Pierre Debauche, Guy Rétoré, Mario Gonzalez, Yukata Wada, François Marthouret, Claude Evrard, Les Colombaioni…

Ils se séparent en 1978 à la sortie de l'école, Patrick est engagé par Benno Besson pour interpréter plusieurs rôles dans *Le Cercle de Craie Caucasien* de B. Brecht. La 1ère a lieu à la Cour d'Honneur du Palais de Papes. Il a comme partenaires Coline Serreau et Philippe Avron. Le spectacle sera joué 60 fois à Paris au Théâtre national de Chaillot.

En 1979 pour l'inauguration du Théâtre Jean-Vilar en Belgique, dont le directeur est Armand Delcampe, celui-ci lui demande de remplacer Fabrice Luchini dans *En attendant Godot* de S. Beckett mis en scène par le grand metteur en scène Otomar Krejca au côté de Rufus, Georges Wilson, André Burton et Michel Bouquet. O. Krejca le choisit également pour jouer dans *Lorenzaccio* d'A. de Musset au côté de Philippe Caubère, Bruno Raffaelli, Claude Evrard … La même année, il joue *En attendant Godot* et *Lorenzaccio* à la cour d'Honneur du Palais des papes. O. Krejca l'engage par la suite dans *les Trois sœurs* de A. Tchekhov

De son côté, Jean-Pierre joue pour plusieurs compagnies et théâtres belges. Fort de sa formation avec Mario Gonzalez, Il donne également des ateliers théâtre sur le travail du masque.

Les années passent, en 1986 les deux comédiens se retrouvent à l'Atelier St Anne à Bruxelles dirigé par Philippe Van Kessel, c'est le début d'une très grande aventure qui les conduira à travailler ensemble pendant 34 ans. ils créent *Jacques et son maître* de M. Kundera dans une mise en scène de Pierre Jaccaud, à l'atelier St Anne. Philippe Van Kessel les engage dans toutes ses mises en scène qui vont suivre : *La tragédie du Vengeur* de C. Turner, *les Estivants* de M. Gorki. Il s'ensuit de nombreuses tournées…

En 1989 Philippe Van Kessel postule à la direction du Théâtre National de Belgique et devient en 1990 le nouveau directeur. Alfredo, Jean-Pierre et Patrick sont dès lors comédiens permanents du TNB.

Ils y resteront trente ans, y créeront de nombreux spectacles avec de grandes tournées et des milliers de représentations.

Ils y croiseront : Moshe Leiser, Marc Liebens, Brigitte Jacques, Philippe Sireuil, Jacques Delcuvellerie, Jean-Claude Berutti, Pierre Laroche, Denis Marleau, Jacques Lasalle, Jean-Marie Villégier, Lars Noren, Mathias Simons, Pierre Diependael, Aurore Fatier, Isabelle Pousseur, Lorent Wanson, Antonio Araujo …

Ils interpréteront des pièces de Heiner Muller, S. Anski, Buchner, Dante, Claudel, Tony Kuchner, Molière, Ibsen, Marivaux, Corneille, Shakespeare, John Ford, Jean-Marie Piemme, Labiche, Courteline, Victor Hugo, Tabori, Marguerite Duras, E. Canneti, Maiakovsky, L. Andreiev, O. Vonhorvat, Lars Noren, Pieter Turrini, D. Diderot, JP. Sartre…

En 2019, Alfredo, Jean-Pierre et Patrick jouent *Le dernier salut* de Nicolas Buysse, leur dernier spectacle au TNB en qualité de comédiens permanents.

Ils poursuivent aujourd'hui leur collaboration avec GORKI-TCHEKHOV 1900.

Biographies

Anton Pavlovitch Tchekhov

« La médecine est ma femme, la littérature, ma maîtresse » avait coutume d'affirme Tchekhov. Et en effet, durant toute sa vie, celui-ci fut à la fois médecin et écrivain. Il voit le jour le 17 janvier 1860 (le 30, selon notre calendrier) en Crimée à Taganrog, port de la mer d'Azov. Petit-fils d'un paysan qui a été serf jusqu'en 1841 et fils d'un marchand tyrannique dont la boutique tient lieu à la fois d'épicerie, d'herboristerie et de mercerie, voire de bistrot clandestin, il est le troisième garçon d'une famille de six enfants. Rêveur et amoureux de la nature, il termine ses études secondaires dans sa ville natale avant de rejoindre le reste de la famille, qui à la suite de la faillite du père, a fui à Moscou.
A 19 ans, il entame des études de médecine tout en écrivant sous différents pseudonymes des contes et reportages dans plusieurs revues humoristiques, entretenant ainsi la nombreuse maisonnée. Il écrit aussi sa première pièce connue aujourd'hui sous le nom de son personnage principal, Platonov, qui est refusée par le Théâtre Maly de Moscou. En 1884, il publie à compte d'auteur un recueil de nouvelles. Et deux ans plus tard, il commence à écrire dans Temps Nouveau, quotidien saint-pétersbourgeois de tendance réactionnaire dont le directeur, Souvorine, deviendra son éditeur et ami.
Jusqu'en 1887, il va composer de nombreux courts récits où sont décrits des personnages typiques et des scènes de la vie quotidienne de son temps. Par l'envergure et la pénétration de leur vision, ces textes forment un tableau juste et subtil de la vie et des coutumes de la société russe de ce temps.
Comme étudiant, il se tient à l'écart de l'effervescence politique – Alexandre II est assassiné en 1881. Ce qui ne l'empêche pas de faire ce constat qui traversa sa vie et son œuvre : « La mère de tous les maux russes, c'est l'ignorance qui existe dans une égale mesure dans tous les partis, dans toutes les tendances. » Ivanov, drame représenté à Moscou en novembre 1887, et La Steppe, long récit publié l'année suivante, ouvrent la seconde période de son œuvre. Dès cette date, Tchekhov se met en effet à écrire des raisonnements, selon sa propre expression, c'est-à-dire des pièces et nouvelles dont le centre de gravité s'est déplacé vers l'interprétation de la réalité. Aux personnages qui, auparavant, comme héros d'une comédie de mœurs, se contentaient d'agir, vont succéder des hommes et des femmes qui réfléchissent et parlent de la vie, de leur vie. Leurs discours et pensées trouvent un support et une illustration dans leurs actions. La description de la réalité va donc être réduite au minimum indispensable pour l'analyse et le commentaire du réel. Jamais il ne prend position. « L'artiste ne doit pas être juge de ses personnages, écrit-il, ni de ce qu'ils disent, mais seulement un témoin impartial. »

En avril 1890, malgré les premières atteintes de la tuberculose, c'est comme médecin, mais sans aucune mission, qu'il part pour le bagne de l'île de Sakhaline, au large de la Sibérie. « Je veux, explique-t-il dans une lettre à Souvorine, payer ma dette envers la médecine, à l'égard de laquelle je me comporte, vous le savez, comme un vieux porc. » Grande comme deux fois la Grèce, cette île qu'il atteint après un voyage long et éprouvant est à la fois une prison et une terre de colonisation. Y cohabitent forçats, paysans proscrits et citoyens libres qui peuvent passer d'une catégorie à l'autre. Pendant trois mois, il va recenser toute la population de Sakhaline, soit près de dix mille personnes répertoriées sur des fiches qu'il a lui-même imprimées. Il étudie le niveau d'instruction, la santé, l'hygiène, mesure le cubage des cellules, la nourriture. Il prend aussi des notes sur les peuplades autochtones.
Le récit de ce voyage paraît dans une revue en 1893 et 1894 et sort en libre l'année suivante. « Je suis heureux que dans ma garde-robe littéraire se trouve une robe de forçat », commente-t-il. Il semble que cet ouvrage ait contribué à faire abolir les châtiments corporels et à améliorer les conditions de vie des bagnards et colons. Et le gouvernement a en tous cas envoyé deux enquêteurs dans l'île.

Durant l'épidémie de choléra qui, en 1892-93, dévaste la région de Mélikhovo au sud de Moscou, où il vient d'acheter une maison, Tchekhov prend part à l'œuvre de secours sanitaire. Cette expérience nourrira un récit publié en 1897, Les Moujiks. Durant ces années-là, il voyage à plusieurs re- prises en France et Italie.
En octobre 1896, la première représentation de La Mouette, à Saint-Pétersbourg, est un échec retentissant

qui le morfond. Il connaît quelques mois plus tard sa première grave crise d'hémoptysie. La tuberculose va d'ailleurs l'obliger à déménager vers la Crimée au climat plus sec. En pleine affaire Dreyfus, il est à Paris et rompt avec Souvorine dont le journal est antidreyfusard. L'année 1898 est marquée par une révolution théâtrale : la fondation du Théâtre d'Art, à Moscou, par Stanislavski et Nemirovitch-Dantchenko. C'est là que La Mouette connaît un triomphe au mois de décembre. L'actrice qui interprète le rôle-titre, Olga Knipper, deviendra d'ailleurs la femme de Tchekhov en 1901. Le Théâtre d'Art montera toutes ses pièces suivantes : Oncle Vania (1899), réécriture de L'Esprit des bois composé dix ans auparavant, Les Trois sœurs (1901) et La Cerisaie (1904). Dans ses pièces, nouvelles et romans, Tchekhov met en scène différentes couches sociales : la bourgeoisie, le peuple, les classe libérales et même aristocratiques. Il nous apprend ainsi bien des choses sur la société où il a vécu, une société inégalitaire lasse d'elle-même et en quête d'un avenir radieux. Dans ses histoires sans héros, sans intrigue apparente, sans véritable action et même sans conclusion, peignant des personnages velléitaires marqués par l'échec et l'ennui. Il travaille comme personne l'art minimal, en particulier dans ses nouvelles. Son œuvre fait moins appel à l'intelligence, à la compréhension, qu'à la sensibilité, au subjectif. Il a le souci du petit fait vrai, du détail juste, de la notation fugitive et précise qui vient nourrir ses histoires et ses personnages. A travers des dialogues faits d'échanges banals, de silences prolongés, de fragments de paroles directes et détournées, de ruptures de ton, de glissements, de bribes, de chansons ou de citations, de coq-à-l'âne, son théâtre, qui se plaît à mêler les genres et, pour certains pièces, à s'écouler sur de longues périodes, dégages une impression douce-amère qui n'est pas sans troubler. Présentés lors de fêtes ou drames familiaux, ses personnages de tous âges, issus de la moyenne bourgeoisie terrienne, militaire, intellectuelle ou artistique et liés entre eux par des liens de parenté, d'amitié ou de pouvoir, ont du mal à comprendre leur monde tout en aspirant, pour nombre d'entre eux à le changer. L'art tchekhovien est d'abord humaniste : ce qui prime chez lui, c'est l'homme. Même si la cruauté de son regarde n'est mais complètement ab- sente, il ressent pour toutes ces figures dessinées en clair-obscur et dont il perce les secrets de l'âme – le médecin n'est pas loin -, une réelle compassion. Alors que, longtemps, Techkhov s'est tenu éloigné de la politique, durant les dernières années de sa vie, conscient que la société doit changer, il se rapproche de la gauche. Peut-être, et même probablement, sous l'impulsion de Gorki avec qui il a commencé à correspondre fin 1898.

Alexeï Maximovitch Pechkov dit Maxime Gorki

Celui-ci est né en 1868 à Nijni Novgorod (devenue Gorki de 1932 à 1990) dans une famille d'artisans. Orphelin de père à l'âge de 3 ans, il perd son petit frère Maxime et est atteint de choléra. Sa mère retourne vivre chez ses parents et lui mène une vie d'enfer. Remariée, elle l'abandonne aux soins de ses grands-parents maternels qui vivent dans une grande misère. A dix ans, après la mort de sa mère, il est chassé par son grand-père. Il apprend à lire et écrire seul et découvre la littérature, dans la bibliothèque de celui qu'il considère comme son premier maître, le soldat-cuisinier Smoury dont il est l'aide sur un bateau. Il se nourrit à la fois de littérature populaire et de grands auteurs comme Balzac, dont il lit Eugénie Grandet à 13 ans, Flaubert ou Pouchkine. La lecture qui permet d'échapper à la dureté du quotidien. « Les livres, dans ma vie, ont remplacé ma mère », écrira-t-il plus tard. A cette époque, il tient un journal d'impression et de notes de lectures. A 16 ans, il se rend à Kazan pour étudier. Mais, sans formation scolaire ni argent, il déchante vite et est obligé de multi- plier les petits métiers pour survivre. Il fréquente les marginaux, les mauvais garçons, les « déclassés », mais aussi les milieux intellectuels, les représentants de la littérature « illégale » et du mouvement populiste avec lesquels il entretient des relations orageuses. Ecartelé entre ces deux mondes, il se sent « un étranger parmi les hommes

». L'imagination nourrie de la réalité dramatique des vagabonds, la tête enflammée des théories des intellectuels, il tente de se suicider. Cet échec
– la balle traverse le poumon après avoir raté le cœur – sera à l'origine de la tuberculose dont il va souffrir toute sa vie. Il se lance ensuite une action d'éducation auprès des paysans. De ces quelques vint premières an- nées, Gorki fera plus tard une trilogie à laquelle il travaillera dix ans : Enfance (1913-14), où il évoque ses grands-parents, En gagnant mon pain (1916) et Mes universités (1923) où il raconte sa jeunesse.

Suivent des années d'errance qui le ramènent à Nijni Novgorod, où il fait lire ses poèmes à l'écrivain Korolenko dont la critique est sévère. Il traîne sur les routes de Russie avant d'arriver en Géorgie, à Tiflis (aujourd'hui Tbilissi). C'est dans un journal de cette ville sous le pseudonyme de Maxime (prénom de son père) Gorki (l'amer), il publie en 1892 son premier récit, Makara Tchoudra, puis, trois ans plus tard, Tchelkrach. Ses héros sont des tsiganes de la steppe, des voleurs dans des ports de la mer Noire, des vagabonds, autant de personnages absents de la littérature russe. Ils imposent leur pittoresque haut en couleurs dans le monde policé et tout en demi-teintes d'une littérature dominée par les épigones de Tolstoï et Tchekhov. Le succès de l'auteur est foudroyant : en quelques années, il est connu dans la Russie entière. Mais Gorki n'a rien d'un homme de lettres, son histoire surprend, sa vision du monde bouscule les idées reçues. Il est le premier à dresser le portrait d'une couche sociale qui s'imposera dans la révolution de 1905. A travers elle, il prône l'action contre l'immobilisme de la petite bourgeoisie.
« Curiosité » des milieux littéraires, il devient le collaborateur attitré de divers journaux. Marié et bientôt père d'un petit Maxime, il a de nombreux démêlés avec la police, plus du fait de ses relations que d'un engament précis. Fin 1898, il écrit à Tchekhov qui a dit du bien de son premier recueil de nouvelles, Esquisses et récit, qui connait un immense succès. Naît ainsi une amitié entre deux hommes qu'apparemment tout oppose, l'ex-traction sociale, la vie et l'œuvre. Ensemble, et avec Olga Knipper, ils voyagent dans le Caucase en 1900. A la charnière de deux siècles, l'écrivain est devenu le symbole de la lutte contre le pouvoir établi. La revue marxiste Zizn' (Vie) est interdite pour avoir publié son poème révolutionnaire, Le Chant du pétrel – oiseau « annonceur des tempêtes ». Arrêté en 1901 parce qu'il a pro- testé contre la répression d'une manifestation d'étudiants, il est as- signé à résidence en Crimée. En 1902, il se voit refuser, par le tsar, sa nomination à l'Académie des Sciences section Belles-lettres.

En signe de protestation, Tchekhov et Korolenko démissionnent. Sa première pièce, Les Petits Bourgeois, rencontre un succès mitigé au Théâtre d'Art où elle est créée cette même année. Les Bas-Fonds, qu'il vient de terminer, est d'abord interdite par la censure, puis autorisée avant de triompher dans toute la Russie. A Saint-Pétersbourg, il fonde une maison d'édition, Znanie (Savoir), adhère au parti social-démocrate (qui finance en grande partie grâce à ses revenus d'écrivain) et soutient la littérature clandestine. Le 2 (le 15) juillet 1904, Tchekhov meurt dans une station thermale de la Forêt-Noire où il était en convalescence. Quelques mois plus tard, une nouvelle pièce de Gorki, Les Estivants, est jouée devant un public houleux. Arrêté au lendemain de la révolution de 1905, il est incarcéré dans la forteresse de Pierre-et-Paul où il écrit Les Enfants du Soleil. Relâché suite à une importante campagne internationale en sa faveur, il est envoyé à Riga en résidence surveillée. Il fonde avec les sociaux-démocrates le journal La Vie nouvelle, qui est interdit, et se lie d'amitié avec Lénine. Vont alors suivre de longues années d'exil, à Berlin, où il est accueilli triomphalement, à Paris, puis aux Etats-Unis qu'il déteste pour son puritanisme et la situation des Noirs. C'est là qu'il écrit La Mère, roman qui sera considéré comme une œuvre phare dans la prise de conscience de la lutte des classes. En 1906, il s'installe à Capri, où il va demeurer six ans et fonder une école de propagandistes pour les opposants russes. Revenu en Russie en 1914, sa position devient vite inconfortable après la révolution de 1917 dont, dans ses Pensées intempestives, il critique les dirigeants bolcheviques. Défenseur des artistes, intellectuels, savants et professeurs, il crée un comité de secours aux paysans affamés. Tous ses membres sont déportés, sauf lui. Trop populaire pour être réduit au silence, il se décide à quitter la Russie sur les « conseils » de Lénine. Après un passage par l'Allemagne, il s'installe à Sorrente. A la demande de Staline, il revient pourtant en 1928 à Moscou qui fête solennellement ses 60 ans. Personnage officiel, il voyage à travers tout le pays et devient le porte-parole culturel du régime, se faisant notamment le chantre d'un camp de travail forcé dans lequel des dizaines de milliers d'opposants à Staline mourront en construisant le canal entre la mer Blanche et la mer Baltique. Il écrit divers textes de propagande et est même le héros d'un film sur sa vie. Sa ville natale rebaptisée Gorki, de même que le Théâtre d'Art, décisions contre lesquelles il proteste en vain. En 1934, même s'il défend une politique plus axée vers la tolérance, il préside le premier Congrès des écrivains soviétiques qui entérine la théorie du réalisme socialiste élaborée par Jdanov et Staline. Mais ses rapports avec le dictateur se dégradent. Un an après le décès de son fils dans des conditions suspectes, il disparaît à son tour le 18 juin 1936 des suites d'une pneumonie douteuse.

Une amitié d'auteurs

Adaptation scénique

Membre de la direction du Théâtre Campagnol, installé dans la banlieue parisienne, et collaboratrice active aux créations de la compagnie de 1977 à 2002, Evelyne Loew se consacre aujourd'hui principalement à l'écriture. Ses pièces sont éditées notamment par Actes Sud-Papiers, Lansman… Elle a réalisé en 1994, une adaptation théâtrale de la correspondance entre Gorki et Tchekhov. C'est cette adaptation que les comédiens du Théâtre National ont pris pour leur création en 2002.

Rencontre avec Evelyne Loew, l'initiatrice de cet étonnant montage épistolaire.

Au début des années 1980, un comédien du Théâtre Campagnol avait mis en scène une nouvelle de Tchekhov, La Salle n°6. Dans le cadre du travail de documentation et de réflexion sur l'auteur mené autour de cette création, Jean-Claude Penchenat, notre metteur en scène, avait apporté cette correspondance et nous l'avions lue entre nous.

Quelques années plus tard à Corbeil-Essonnes où nous venions nous implanter, nous jouions beaucoup de petites formes à deux ou trois comédiens. J'ai écrit plusieurs de ces spectacles légers notamment joués en appartement. L'envie d'adapter cette correspondance est revenue sur le tapis. La première version était un montage de lettres, sa lecture publique a montré que cela ne marchait pas théâtralement. J'ai alors suggérer à Jean-Claude Penchenat d'en faire une adaptation pour la scène.

Si, dans mon premier montage, j'avais conservé tous les thèmes abordés, dans ce nouveau travail, j'en ai choisi un, celui qui m'avait le plus touché : l'amitié.
Je voulais privilégier l'aspect intime de la relation entre Gorki et Tchekhov. Le spectacle a pu être monté grâce à Georges Buisson, le directeur du Théâtre de la Coupole avec qui nous avions précédemment collaboré sur des petites formes et qui a accepté de le mettre en scène. Nous ne l'avions programmé que quelques soirs car nous pensions nous adresser principalement à des spécialistes du théâtre, des étudiants etc. Or nous nous sommes aperçus qu'il touchait un public plus vaste. Nous l'avons donc prolongé, présenté à Paris et tourné en France. Les spectateurs, finalement, voyaient d'abord une histoire d'amitié et de solidarité entre deux belles personnalités plutôt que l'aspect « histoire du théâtre russe en 1900 ». La scénographie de notre spectacle était très différente de celle-ci. La scène était assez encombrée, il y avait un bureau, des plantes, des livres, des valises, une armoire avec des dossiers… Très souvent, lorsqu'on étudie la vie des gens connus, on découvre des cadavres dans les placards. Chez Tchekhov, c'est l'inverse. Plus je m'intéressais à sa vie privée et à son abondante correspondance (11 volumes sur les 24 de ses œuvres complètes !), plus je me rendais compte que c'était un être d'une générosité, d'une droiture et d'une humanité formidables. Jamais il ne s'est mis en avant, et pourtant il a eu une action sociale et une conduite de vie irréprochables. Il répondait à toutes les lettres, lisait les manuscrits qui lui étaient envoyés, et a encouragé de nombreux jeunes auteurs. Sa relation avec sa femme Olga était également très belle. Il lui a laissé une grande liberté et n'a cessé de la soutenir dans ses moments durs. Gorki a aussi été une découverte car c'est le jeune auteur dont il s'agit ici. De lui, nous avons l'image du communiste, de l'écrivain du peuple, du président de l'Union des écrivains qui a fait des choses assez louches, des compromissions avec Staline, etc. Cela, ce sera bien plus tard. A cette époque, il n'est pas encore mi- litant d'un parti, même s'il a déjà une fibre révoltée très forte. Au seuil de sa vie d'auteur, il est très peu sûr de lui. Il y avait entre eux certainement un sentiment filial très fort. En effet, Tchekhov n'avait pas d'enfants et Gorki avait été élevé par sa grand-mère.
A la fin de l'adaptation, après les dernières lettres, j'ai placé un texte écrit plus tard par Gorki à l'occasion d'un hommage à Tchekhov. Alors qu'il est pris dans la guerre, qu'il décrit le bruit des canons, il voit apparaître la

figure lumineuse de l'écrivain. J'ai trouvé cela très beau, ce besoin de l'ami dis- paru. C'est une question que l'on se pose d'ailleurs : Si Tchekhov n'était pas mort, Gorki aurait-il suivi la même la route ? Je pense que non.

Genèse du spectacle

Entretien avec Jean-Pierre Baudson, Alfredo Cañavate et Patrick Donnay, *comédiens permanents du Théâtre National de Bruxelles.*

Qu'est-ce qui vous intéressait dans cette correspondance ?

Jean-Pierre Baudson : Si cette parole n'est pas littéraire, ce sont tout de même deux grands intellectuels qui s'écrivent. Cela donne à leurs discussions une qualité de pensée, une finesse et une profondeur de perception, et une variété dans les sujets abordés qui procurent beau- coup de plaisir. Ils parlent autant de littérature que d'amour, de théâtre, d'argent, de politique, d'éducation, de la misère sociale, de la responsabilité de l'artiste, de leur santé, de leurs enthousiasmes et coups de déprime. Ces deux hommes illustres abordent des choses anodines, personnelles, in- times, comme n'importe qui. Tchekhov, par exemple, parle peu de ses pièces, de ses sources d'inspiration.

Patrick Donnay : Ils n'écrivent pas en tant qu'auteurs qui considèrent leur correspondance comme une œuvre. Ils écrivent en tant que personnes, avec familiarité, sincérité, sans effets de style. On découvre deux êtres humains dont la pensée et la création s'inscrivent dans le quotidien. Cet échange épistolaire n'est pas leur bio- graphie, évidemment, mais il possède de nombreux éléments de leur vie qui ne sont pas connus. Gorki raconte par exemple qu'il a voulu se suicider ou que, dans un appartement, il a vu un jeune type qui s'était fait exploser la cervelle. Connaissant cela, on comprend mieux son regard sur la vie, la matière première qui lui a servi à écrire ses pièces.

Alfredo Cañavate : Nous voulions faire entendre la parole de deux grands littérateurs, pour constater à quel point cette parole est riche, forte et humaine. Leurs grandes interrogations, leurs inquiétudes et leurs espoirs portent sur l'individu, sur le monde. Sous le pessimisme qu'ils peuvent manifester, ils croient à l'être humain, indéfectiblement.
Nous trouvions dès lors original de nous colleter non pas à l'une de leurs œuvres mais à leur relation. Ils disent des choses importantes sur la vie et nous donnent à entendre une voix que nous ne sommes pas censés entendre, car la correspondance à quelque chose de privé.

Le contexte historique est-il important ?

Alfredo Cañavate : Leurs échanges nous parlent encore aujourd'hui car ils se déroulent à la charnière de deux siècles et reflètent cette transition. Leurs questions ne sont pas forcément les nôtres mais elles les rejoignent. Ils écrivent à la veille d'une révolution – celle de 1905 qui sera avortée et sauvagement réprimée – et on sent à l'œuvre la fin d'un monde, celui de Tchekhov, et le début d'un autre, celui de Gorki. Ils ont par exemple un souci commun pour l'enseignement. Comment ouvrir à l'éduction, à la culture, les masses populaires à peine sorties du sevrage ? Comment revaloriser le rôle de l'enseignant, de l'instituteur surtout, considéré comme un moins que rien ?

Contacts

COMPAGNIE
DPPArt
Patrick Donnay
+32 475 80 63 99
patrick.donnay@dppart.be
www.dppart.be

DIFFUSION
MTP memap asbl
Marie-Gaëlle Verspecht (pour Avignon)
+32 470 40 74 15
marie-gaelle@mtpmemap.be
www.mtpmemap.be

PRESSE
CÉCILE À SON BUREAU
Cécile Morel
+33(0)6 82 31 70 90
cecileasonbureau@orange.fr
www.cecileasonbureau.com